

nussi, il éprouvait un désir ardent de succès, de luxe, de grandeur telle que la fortune peut la donner. Il prétendait jouir et dominer, et il comprit bientôt ce qu'il avait à faire pour se transformer, lui pauvre et obscur, en grand seigneur d'écus. Et, d'abord, premier point indispensable pour réussir, il crut lui-même à ses idées. Il avait su donner à une maison de banque, foudée avec de petits capitaux que des amis enthousiastes lui avaient fournis, un développement aussi extraordinaire que rapide.

Ce qui doit jeter une lumière assez grande sur nos mœurs et notre époque, c'est que ce volontaire des finances et de la banque, cet esprit beaucoup plus artiste que financier, avait pu réussir.

Il n'était pas le seul. Combien, à Paris, avant cette fièvre de spéculation qui a éclaté depuis quelques années, suivaient des voies toutes différentes, et cependant ont voulu devenir hommes d'affaires !

Comment expliquer ces improvisations et ces métamorphoses ? Par la flexibilité de l'esprit français et par la légèreté de l'esprit parisien. Non qu'il n'y ait point à Paris de très-bons négociants et d'excellents banquiers ; mais, pour peu que l'on compare la physionomie de Londres et celle de Paris, cette cité de Londres, ville spéciale de la banque et du commerce, où dans des bureaux pleins de simplicité, loin des distractions et des plaisirs, on ne s'occupe que d'affaires, et cette Chaussée-d'Antin, où les affaires semblent à peu près tolérées par les plaisirs, on comprendra ma pensée. Comment donc s'étonner que des hommes d'imagination se réveillent un beau matin banquiers ou entrepreneurs de chemins de fer, comme cela s'est vu, dans une ville où l'on court de la Bourse aux boulevards et aux théâtres, où tous les deux se touchent et sont à peu près réunis, où l'on peut traiter légèrement les choses sérieuses, sauf à traiter sérieusement les choses légères ?

Nos trois jeunes gens ne faisaient pas assurément toutes ces réflexions, ils s'émerveillaient plutôt à la vue des nombreux visiteurs introduits tour à tour dans le cabinet du banquier. Leur attente fut longue. Alphonse était causeur. Il parlait bien et facilement. S'il rencontrait son homme, il traitait volontiers des questions de littérature, d'art, de politique et même de religion, tundis qu'il semblait absorbé par les finances. Quoiqu'il eût le sentiment de sa supériorité, il était *bon garçon*, comme le disait Jules ; c'était un bon camarade, qui, surtout depuis sa prospérité récente, groupait autour de lui beaucoup d'amis. D'autres méridionaux avaient mis Jules et Léon en rapport avec lui, et, comme il aimait assez le rôle de Médecin, il recevait familièrement l'écrivain et l'artiste, qui lui avaient plus d'une obligation.

Enfin la sonnette d'Alphonse retentit, un garçon accourut, et, sortant avec une certaine importance du

sanctuaire où s'élaboraient tous les plans financiers de la maison, il appela les jeunes protégés du patron.

Alphonse était en belle humeur ; il accueillit Pierre avec beaucoup de grâce. Le nom de Ludovic Argelès, qui sonnait bien, la bonne mine du jeune homme, dont la physionomie était intelligente et animée, sa mise soignée et de bon goût, produisirent le meilleur effet sur notre financier, qui, ce matin-là même, avait reçu quelques souscriptions importantes à une grande affaire qu'il commençait à monter.

Alphonse, comme on l'a déjà vu, avait fait un voyage aux Pyrénées, et il aimait à en causer ; cela était de bon ton, et sentait son *gentleman* ; le terrain était excellent pour Pierre, nous voulons dire pour Ludovic Argelès. On revint sur la conversation du parc d'Asnières, on parla calculs, opérations difficiles ; Pierre eut le bonheur de saisir parfaitement les observations d'Alphonse, et de prouver qu'il calculait de tête avec beaucoup de facilité et de promptitude.

— Dinez donc aujourd'hui avec moi, ainsi que Jules et Léon, lui dit Alphonse, nous *causerons*.

Ce mot revenait assez souvent dans la conversation d'Alphonse, et il était de bon augure.

— Les affaires m'accablent, ajoutait-il, mais, je vous l'ai dit, il faut bien livrer la grande bataille, trouver Austerlitz et éviter Waterloo !

Cette journée, qui avait bien commencé, finit encore mieux pour Ludovic Argelès, qui désormais aimait à oublier le nom de Pierre. Alphonse avait besoin d'un secrétaire dans lequel il put avoir la plus grande confiance ; après une longue conversation avec notre jeune Basque, il demeura convaincu qu'il était précisément ce qu'il lui fallait, tant il fut dans ses regards d'énergique volonté, tant il fut aussi lui trouver de vocation financière.

Deux jours après, Ludovic Argelès était installé dans un bureau magnifique, où il fut chargé de recevoir à la place d'Alphonse, qui ne pouvait assurer aux audiences, toutes les propositions d'affaires qu'on apportait journallement à celui-ci, et de faire un rapport verbal au banquier en lui désignant les noms de ceux qui s'étaient présentés. Alphonse avait conçu de prime abord une sorte d'affection pour lui, et voulait qu'il se formât, disait-il, au contact des hommes ; il l'envoyait aussi à la Bourse, et là il devait s'accoutumer, sous la direction d'un agent de change ami d'Alphonse, à suivre les rapides fluctuations du marché et les grandes affaires qui pouvaient s'engager. "Pour vaincre, disait Alphonse, il faut bien connaître le champ de bataille." Alphonse dictait en outre un assez grand nombre de lettres à son jeune secrétaire, qui avait heureusement une écriture belle et hardie.

Un homme d'esprit a dit : "Rien ne réussit comme le succès." Il voulait parler du succès littéraire. Qu'un